

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Rabah Robert (touche ailleurs que là où tu es né), 2013

Au pied du mur sans porte, 2013

Petits contes d'amour et d'obscurité, 2016

chez Voix navigables Éditions

Passé – je ne sais où, qui revient, 2010

LAZARE

Sombre rivière

Matériaux

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec le soutien
du TNS, Théâtre national de Strasbourg
et de la MC93, Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis (Bobigny)

© 2018, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-562-8

*Ce texte a été joué en public pour la première fois le
14 mars 2017 au TNS – Théâtre national de Strasbourg, dans
une mise en scène de l’auteur.*

*Avec Anne Baudoux, Laurie Bellanca, Ludmilla Dabo, Julie
Héga, Louis Jeffroy, Olivier Leite, Mourad Musset, Veronika
Soboljevski, Julien Villa et la participation filmée d’Ouria,
d’Olivier Martin-Salvan, du cheval Arto et du chien Icaro.*

Collaboration artistique : Anne Baudoux, Marion Faure
Scénographie : Olivier Brichet en collaboration avec Daniel Jeanneteau
Costumes : Marie-Cécile Viault
Son : Jonathan Heig
Vidéo : Lazare et Romain Tanguy
Chef opérateur : Robin Fresson
Direction de chœur : Samuel Boré
Assistanat général : Marion Faure
Assistanat musical : Laurie Bellanca
Assistanat à la scénographie : Émile Fofana
Régie générale : Hugo Hazard

Production : Théâtre national de Strasbourg, Vita Nova.
Coproduction : MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis, Le Grand T – Nantes, Le Liberté – scène
nationale de Toulon, Théâtre de Gennevilliers, centre dramatique national de création contemporaine.

Avec le soutien de Canal 93 et de La Colline – théâtre national pour les résidences de création.
Remerciements au Festival d’Avignon.

Le décor et les costumes sont réalisés par les ateliers du TNS.
Une partie du décor a été construite par les ateliers du Théâtre du Nord – centre dramatique national.
Nos remerciements à Valéry Deffrennes et François Revol.

Samedi 14 novembre 2015, à Paris.

Il y a trois jours j'ai tourné des séquences d'un film à Pantin, avec le cheval Arto et Olivier Martin-Salvan. Je savourais le plaisir d'être avec un cheval et un acteur généreux parmi les gamins de Pantin.

Un homme avec tous les signes du religieux est venu me voir et m'a dit : « Ça va être l'apocalypse. » Il savait la catastrophe à venir.

Le jour était trop beau et immédiatement dans ma peau j'ai senti ces inquiétudes. Hier soir j'ai pleuré et je me sentais succomber. Des hommes ont tué. D'autres sont tombés sur le sol où palpité le sang, et la vie s'éloigne d'eux, les lèvres entrouvertes sur des dernières paroles d'incompréhension.

Je me réveille ce matin et ces événements se sont réellement passés.

Les meurtriers suicidaires sont là, ils font un travail de terrain, minutieux et opiniâtre, dans les quartiers de périphérie, sur Internet.

Ils promettent une résolution du monde et des pays lointains originels. Les champs de représentation, la séparation, ils travaillent dessus. Le rejet, la peur, l'inquiétude, ils travaillent dessus. Et ils déchargent sur d'autres leur angoisse de mort.

Et nous ne faisons rien pour les arrêter et nous n'inventons pas les contre-valeurs, chacun depuis notre lieu.

La séparation qui est déjà là, ils veulent la creuser, creuser le fossé de cet « être ensemble » séparé, être ensemble par le sang, par le meurtre.

Ils s'attaquent à des lieux de représentation, où ils ne sont pas représentés. Artistes, vraiment, allumez vos lampes d'inventeurs. Mettez les yeux en face des cœurs. Entrouvrez réellement votre porte de lumière.

Les théâtres de banlieue ont été créés après l'horreur de la Seconde Guerre mondiale. Qu'y fait-on maintenant ? Comment mettre en commun une histoire cachée qu'on ne sait plus articuler ? Elle est enfoncée dans les ventres et elle revient violemment comme un ulcère. En France, dans les théâtres comme ailleurs, on a du mal à se rappeler.

Les meurtriers suicidaires vont jusqu'à la mort pour trouver une consolation à la vie. Le seul voyage qui vaille la peine à leurs yeux. Le monde qu'on a pu leur proposer, ce n'est que ça. Alors qu'il y a tout en France. Il y a tout et ils ne rentrent nulle part.

Aujourd'hui je pense avec inquiétude à tous ceux, issus de l'immigration, qui ne cessent d'être stigmatisés, inévitablement excédés par la façon dont ils sont perçus. Cette séparation je la sens dans mon corps, par mon histoire.

Oubliés des livres d'histoire (l'histoire de la colonisation est encore à faire et à enseigner), on est adoptés par des noirs colères, un ultramonde, le monde des théories de la conspiration et des jeux vidéo. Je me souviens, à l'âge de 20 ans, j'étais à la rue, le cerveau plein de flammes d'avoir raté. Plein de désir amer et de rancune, je serrais les poings. Des hommes sont venus me voir. Ils ont bercé mes amertumes. Ils m'ont raconté l'histoire de la guerre d'Algérie et l'horreur cachée. Ils m'ont expliqué qu'on voulait nous changer en

bêtes et que notre existence n'avait pas d'importance pour la France.

Eux se sont intéressés à moi et m'ont valorisé. Ils m'ont appris à lire. Ce ne sont pas d'abord les hommes de théâtre. Ce fut un effort énorme d'aller vers le théâtre, d'entrer dans ces lieux, d'y trouver une place. J'ai brûlé des fièvres et des douleurs, je me suis construit un corps pour aller vers l'autre. J'ai éliminé des vieux maux qui m'empoignaient. J'ai regardé des spectacles hébété avec des yeux de vache. J'aimais le théâtre comme quand on a faim. Il faut redonner la faim à ces adolescents des quartiers, la faim et l'envie de vivre, d'aimer, d'avoir soif de cet amour.

J'appelle autour de moi pour trouver des signes de vie. Je m'agrippe au téléphone, le cœur dans l'oreille, et chaque battement de voix le fait palpiter.

LAZARE

Indications

Pièce pour une troupe d'acteurs et de musiciens. Constellation pouvant refléter la composition du monde, au-delà du théâtre.

Les matériaux rassemblés pour Sombre rivière sont : « Allô maman » et « Allô Claude », à l'origine deux conversations téléphoniques.

« Intermède 1 », « Intermède 2 » et « Le Foulard noir », les séquences d'un scénario.

Des extraits de « Poème de 100 pages » se glissent dans les autres textes.

Deux extraits de la pièce Passé – je ne sais où, qui revient. Les « Cauchemars » sont parfois des mouvements d'écriture instantanée transmis oralement de l'auteur aux acteurs au moment des répétitions.

Il arrive souvent qu'il n'y ait pas d'indication de personnage. La parole peut être chantée, scandée, ou juste dite, à une ou plusieurs voix.

Personnages

LE POÈTE.
LA COLLABORATRICE.
LA MÈRE.
LIBELLULE, *son fils*.
DAME DU DIABLE.
TÊTE DU GÉNÉRAL BUGEAUD.
TÊTE DU CHEF DJIHADISTE.
VOIX DU JEUNE RÉALISATEUR.
ENFANT SANS-PAPIERS.
VENDEUR DE PASSEPORTS
FRANCINE.
SARAH KANE.
JONAS.
CLÉOPÂTRE.

PRÉLUDE

CAUCHEMAR

Seul sur une scène, le poète, en chaussettes et caleçon, harnaché d'une ceinture de boîtiers émetteurs reliés par des câbles électriques scotchés au gaffeur sur tout le corps à des micros HF.

LE POÈTE, *au public*. – Bonjour à tous, je m'appelle Lazare, je suis l'auteur de cette pièce et depuis dix ans je travaille sur l'amnésie que la France entretient avec une partie de son histoire et n'a de cesse de vouloir enterrer dans les égouts. Après les attentats je suis resté coincé chez moi à écrire des poèmes que je n'arrivais jamais à finir car je n'arrivais pas à décrire les yeux de l'enfant face à l'horreur. Chaque soir, je les soumettais à ma collaboratrice, Anne (*excédé à chaque fois qu'il prononce ce prénom, car celle qui le porte est depuis toujours une menace pour l'existence du poème*), qui, je tiens à le dire ici, les a tous censurés et rejetés un par un. Je me retrouve donc avec plus d'une centaine de pages sur les bras... (*Rumeur de désapprobation dans les coulisses. Panique du poète d'être interrompu dans la progression de sa divagation poétique.*) Anne, laisse-moi finir ! (*Au public.*) Je disais donc... Face à cette censure dont vous venez d'avoir une preuve cuisante, j'ai donc décidé d'écrire une pièce en retranscrivant deux coups de fil de vingt minutes

chacun. Un que j'ai passé à ma mère, suivi d'un autre à Claude Régy : « Allô maman » et « Allô Claude ». La pièce s'est donc écrite en quarante minutes et il a fallu six ans pour monter la production... (*Rumeur menaçante dans les coulisses.*) Quoi Anne ! Je m'exprime ! J'ai le droit de dire la vérité ! (*Au public.*) Donc n'ayant pas réussi finalement à réunir tout l'argent pour monter le spectacle, j'ai décidé de prendre tout le matériel mis à ma disposition et de m'en faire un costume. Vous me voyez donc devant vous surcâblé. Après donc m'être cassé une dent à Bagneux, j'ai rejoint Marseille en léger footing. De là j'ai pu rejoindre la Turquie et me voici maintenant en Syrie en plein désert. Il est 14 heures, le soleil brûle atrocement, c'est pourquoi j'ai gardé mes chaussettes pour éviter de me faire trop mal aux pieds.

Je me trouve actuellement en camp d'enterrement *Khulug*... Ah pardon non je me suis trompé. En camp « d'entraînement » *Khulug*. « *Khulug* », ça veut dire « sortir », c'est de là que vient mon prénom, Lazare : « celui qui sort ».

Le chef me voit d'un œil perçant
Et à mes trousses il se jette sur son cheval tout blanc
C'est un gros mollah. *Yalla ! Yalla ! Hmall ! Hemchi !*
Allez courageux soldat ! Allez ! Dans le chemin, avance
tout droit !
Quand tu seras mort y aura plus rien ou bien Dieu en
embuscade
Avec des filles toutes nues qui chantent dans l'aurore
boréale
Alors vas-y ! Prends la grenade !
Prends-la plein axe en pleine poire dans la diagonale
Et nous courons tous pauvres bêtes...

Je ne veux pas de ça... c'est quoi ce rêve de merde... Vous croyez que c'est ça, mais ce n'est pas seulement ça le désespoir qui fait aller les gens vers le désert et le renoncement. Non ! Je veux rentrer à Paris, maman... (*Il regarde les boîtiers émetteurs sur sa ceinture.*) Ah ça bouge ! Y en a un qui part ! ça va exploser ! ça va exploser on va tous mourir !

Quand je serai poussière qu'on me mette dans un pot
Il ne s'agit pas de prier mais de prier près de l'enfer qui
n'a plus de paradis
La vie est devenue de sel
Plus rien ne bouge des choses terrestres
Et les arbres très hauts retiennent leurs branches de chanter
Être touché par une balle et se déchire l'obscur nuage

Ce petit prélude a été conçu pour dire à nos jeunes camarades, que la vie d'apprenti terroriste n'est pas tous les jours facile. Il faut apprendre à jouer au football avec les têtes de ses camarades, être initié à la sodomie par des imams qui n'en sont pas. Bref, tout cela est trop violent pour être raconté ici, et fera l'objet d'une pièce secrète, à nouveau censurée par ma collaboratrice, Anne, et qui viendra s'ajouter à cette longue liste de poèmes ignorés écrits avec ma sueur et mon sang.

Maintenant, je vous prie de m'excuser, je ne me sens pas très bien. Je vais rentrer dans ma chambre et appeler ma mère.

ALLÔ MAMAN

Chant.

Allô maman !
Comment ça va ?

Allô !
Comment ça va, moi ?

J'ai rêvé qu'on me cognait des portes sur la tête.
Qu'on me fermait les portes sur la tête.
Énormément de portes.
Je ne savais plus où dormir.

T'es là ?
Et toi ? Tu tiens ?

Pourquoi ils ont fait ça ?

T'es restée une semaine sur le choc...

C'est des choses qui ne se font pas ?
Mais c'est quoi qui ne se fait pas, exactement ?

Les gens deviennent fous ?
Mais comment c'est arrivé ?
Comment on en arrive là ?